LES

PROFESSEURS DE CLINIQUE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

SCÈNES MÉDICALES

PREMIÈRE SÉRIE

LES PROFESSEURS DE CLINIQUE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

PAR

LE Dr PIERRE MAUREL



PARIS

G. STEINHEIL, ÉDITEUR

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1907

Pour mes Amis

qui m'ont demandé de réunir ces silhouettes professorales,

loisirs d'hiver d'aquatique!

La Bourboule, Juin 1906.
Paris, Février 1907.

P. M.

LE PROFESSEUR GUYON

Le Professeur Guyon fait à Necker ses leçons deux fois par semaine. Le mercredi, à l'amphithéâtre, le samedi à « la Terrasse » que le maître fit édifier lorsque fut créée pour lui la chaire des maladies des voies urinaires.

Le service de la Terrasse sert surtout aux consultations externes et comprend, outre les laboratoires, la salle où se fait la polyclinique du samedi.

Au milieu de la salle sont trois ou quatre rangées de chaises occupées par une cinquantaine d'auditeurs environ. Ce sont en général gens au teint brun, à l'élégance un peu outrée, au langage vibrant et sonore fortement teinté d'accent exotique. Dans cette assistance, en grande partie cosmopolite, beaucoup, déjà d'un certain âge, semblent être des étrangers attirés par l'universelle

renommée du maître, et venus pour se perfectionner dans cette spécialité à la fin de leurs études.

*
* *

Devant les chaises est dressé un lit sur une sorte d'estrade élevée d'une marche. Le professeur en blouse et tablier, un peu penché en avant, se tient debout. Il fait coucher un malade qu'il domine de toute sa haute taille. Un élève du service lit l'observation : antécédents, commémoratifs, examen personnel. Le maître suit, relève ou approuve tel ou tel point et en donne les raisons à l'assistance. Il parle de sa voix un peu faible, mais suffisante pour ce petit auditoire, hochant légèrement la tête, une main dans le tablier, l'autre accentuant le discours et oscillant en cadence de haut en bas. Puis il fait lui-même l'examen du malade qu'il voit pour la première fois, et on assiste à la genèse du diagnostic dans tous ses détails.

Il explique, chemin faisant, pourquoi il pose telle ou telle question faisant ressortir les points importants des réponses du malade. Si l'élève n'a pas fait l'exploration, il y procède lui-même. Il expose ensuite minutieusement ce qu'il a trouvé et en déduit des conclusions de thérapeutique pratique. Il dit et discute le traitement, et quand l'intervention peut se faire, sans inconvénient, séance tenante, il y procède devant l'auditoire. Pendant toute la durée de l'opération il signale le moindre incident et s'y attarde même avec complaisance en donnant une expli-

cation détaillée. C'est une leçon très instructive faite avec la préoccupation de l'éducation technique et pratique des élèves, — excellent exemple que donne là cette haute personnalité scientifique.

Après les nouveaux malades, il en présente d'anciens déjà vus aux séances précédentes et rend compte de l'évolution du mal ou des conséquences du traitement. Et l'on assiste ainsi, en une heure, au défilé d'une dizaine de malades.

Toute la leçon est faite sur un ton paternel qui trahit la bonté de ce maître aimé de tous, mais qui contraste avec l'air grave, le regard froid, le masque impassible. Il s'anime à peine aux traits humoristiques, aux jeux de mots, aux anecdotes quelquefois un peu scabreuses (le sujet y prête) dont il aime à émailler sa leçon. D'ailleurs il ne s'y livre que sous la réserve, dit-il, de mieux fixer un point important dans la mémoire de ses auditeurs.

*
* *

La clinique du mercredi se fait à l'amphithéâtre. Bien avant l'arrivée du professeur les gradins sont garnis. C'est à peu près la même assistance qu'à la polyclinique, cosmopolite en majorité, d'où monte un ramage où domine l'accent étranger. Le maître arrive silencieusement, posément, simple malgré son attitude un peu raide, sa tenue magistrale et solennelle, avec ses favoris blancs encadrant le visage flegmatique. Il s'assied devant une longue table posée sur une alèze qui sert de tapis, et

autour se groupent chefs de clinique et internes. Les autres élèves se dispersent dans l'auditoire. Immobile et droit sur son siège, les coudes sur les bras du fauteuil, il commence la leçon. Une main s'agite en gestes courts, s'élève et s'abaisse en cadence, l'index en avant. Parfois, il se retourne un instant pour réclamer un renseignement à un élève, ou bien il se lève, va au tableau tracer un schéma rapide et sans prétention, puis revient s'asseoir et poursuivre sa leçon de sa voix sourde et grave, mais résonnant bien, d'un ton un peu monocorde, sans éclat ni relief, aux nuances peu accentuées, au débit saccadé. On sent l'habitude de l'improvisation. Il sépare les mots de manière, semble-t-il, à préparer le suivant. Il prend des temps qui donnent à la parole comme un air d'hésitation et permettent pendant la pause de trouver le terme propre. Et ainsi le discours a une belle tenue de précision et d'élégance dans sa simplicité.

Là encore, comme le samedi, et bien que le ton plus sévère de la clinique y prête moins, il aime à lancer, d'un ton réservé, quelques à peu près, quelques plaisanteries qui, très appréciés de l'auditoire, ont un succès discrètement manifesté et où semble se complaire et se délasser celui dont la belle et longue carrière est entourée du respect de tous et de l'affection de ses élèves, parmi lesquels nombreux sont les maîtres.

LE PROFESSEUR HAYEM

A l'hôpital Saint-Antoine, à côté de pavillons tout neufs, près de bâtisses qui semblent menacer ruine, au milieu de baraquements provisoires toujours debout, s'élève un bâtiment de bel aspect et de date récente où se fait deux fois par semaine la clinique médicale.

Ce fut une des premières cliniques transplantées loin du « Quartier ». Cette décentralisation permit de belles installations qui se prêtèrent mieux aux commodités des maîtres et des élèves. Ceux-ci cependant ne semblaient pas d'abord en apprécier tous les avantages et ne paraissaient pas disposés à renoncer facilement à leurs habitudes. Beaucoup restèrent dans les cliniques du centre au risque de les encombrer. Et dans bien des services excentriques l'affluence était restreinte. Combien semblent

mieux adaptées aux commodités de l'étudiant certaines organisations de l'étranger, à Vienne par exemple, où toutes les cliniques sont porte à porte, dans le même hôpital.

*
* *

L'amphithéâtre des cours est près des laboratoires dans une aile du bâtiment consacré aux services de la clinique. L'ensemble forme une belle installation claire, spacieuse et bien comprise. On la doit au Professeur Hayem qui prodigua ses conseils.

Le maître, en congé depuis deux ans, est suppléé par de jeunes agrégés. Chacun d'eux sut apporter dans ces fonctions une note originale et continuer ainsi la tradition, car le Professeur Hayem pratiquait ici un mode d'enseignement bien personnel et assez rare en France, qui rappelle plutôt la manière allemande. Il faisait amener le sujet sur une sorte de lit roulant. Il lisait à haute voix les antécédents recueillis par les élèves et procédait à l'examen du malade qu'il voyait souvent pour la première fois. Au cours de l'examen, il faisait part de ses constatations et en tirait des conclusions pour le diagnostic, le traitement, etc... Excellente méthode d'instruction clinique qui méritait de séduire les élèves et de les attirer en plus grand nombre.

La voix un peu sourde, la diction sans éclat ni relief, le geste sobre et las semblaient bien s'adapter à l'air détaché, comme indifférent du maître. Avec ses longs

cheveux bouclés encadrant le visage émacié, au teint olivâtre, avec ses lunettes sur le nez à courbure accentuée il avait l'air, a-t-on dit, d'un alchimiste aux allures mystérieuses et hiératiques, de l'Initié parlant à des Profanes.

En plus de cette leçon le professeur en faisait une autre le samedi. En redingote et tablier, assis derrière la table à tapis vert, plaçant le lorgnon sur les lunettes et ne cessant de l'enlever pour l'essuyer et le remettre encore, le maître faisait une leçon d'ordre didactique, quoique se rapportant souvent à un malade du service. Et là encore il gardait cette attitude froide et réservée, cet air distant, cette allure glaciale, dédaigneuse de toute attirance qui contrastaient avec l'entrain et l'ardeur que déployèrent ses jeunes suppléants.

*
* *

Ce fut d'abord M. Carnot qui sut attirer et intéresser un nombreux auditoire. Il s'ingénia à donner aux élèves un enseignement original et varié. C'est ainsi qu'en dehors des leçons cliniques habituelles il faisait examiner à tour de rôle par les élèves des malades amenés à l'amphitéâtre sur un brancard roulant. Après l'examen minutieusement fait sous sa direction et son contrôle, il disait aux élèves de formuler par écrit le traitement. Chacun faisait une ordonnance, la remettait au professeur qui la rendait corrigée le lendemain à la leçon consacrée à la critique. Il y avait aussi des conférences de technique clinique, des leçons pratiques de thérapeutique élémen-

taire et de pharmacologie, de même que des démonstrations spéciales pour les maladies d'estomac, l'ophtalmologie, l'électrothérapie, etc. Dès ses débuts le très jeune maître fit montre de qualités qui lui valurent de brillants succès des mieux justifiés.

Puis vint M. Teissier qui, dans une langue précise et pure, avec sa diction impeccable, son élocution élégante et aisée, fait ces jolies leçons d'une précision de doctrine qui frappe et que vient encore mettre en relief la netteté de l'expression et de la pensée. Droit et immobile dans son fauteuil, il ébauche à peine de temps à autre un geste simple et discret. De sa voix bien timbrée, nette malgré la rapidité du débit, d'un ton d'autorité qui impose malgré l'aspect très jeune, il tient sous le charme grâce à ce beau talent de parole qui, par sa simplicité et sa correction élégantes, fait encore ressortir les qualités de premier ordre de ce jeune maître tout à son art et à sa fonction éducatrice qu'il aime et qu'il honore.

A ce « pur classique » succède M. Thiroloix « l'ardent romantique ». Celui-ci, avec son talent nerveux et vibrant, ses affirmations énergiques et absolues, sa diction tumultueuse et précipitée, sa langue un peu heurtée mais d'une grande aisance, fait sa leçon d'un ton décidé et brusque, d'un débit sec, bref, comme martelé. D'allure extraordinairement jeune, bien pris dans sa redingote, il s'agite nerveusement. Il sait exposer ses idées toujours originales et intéressantes avec un brio saisissant, une ardeur persuasive qui cherche à con-

vaincre et sait toujours s'imposer à l'attention. Et devant l'auditoire vite conquis, il se prodigue et se dépense sans compter. A l'enseignement par la parole il joint l'instruction par l'image. Ici, comme à son cours de la Faculté, il tint à illustrer ses leçons par des séries de projections explicatives qui animent la clinique et la rendent attrayante et doublement instructive.

La leçon terminée, l'assistance quitte l'amphithéâtre et souvent, dans les couloirs, on voit passer le Professeur Hayem qui, solitaire et silencieux, se rend à son laboratoire. Et si on ne devait regretter l'absence d'un tel maître, on pourrait parfois se féliciter pour le plus grand profit des élèves que de jeunes talents, à l'activité et à l'entrain tout juvéniles, puissent se produire de temps à autre et donner un regain de vie à des cliniques parfois languissantes.

LE PROFESSEUR GRANCHER

Bien que depuis quelques années le Professeur Grancher soit tenu éloigné par la maladie de sa chaire de clinique infantile, son souvenir demeure entier à l'hôpital des Enfants-Malades.

On le voit encore très mince, avec sa haute taille, son allure froide et distinguée, son grand air qui en impose, promenant à travers les salles le balancement las de son corps fatigué, s'arrêtant pour ausculter et dépister les « premières étapes » du bacille, grâce à cette auscultation magistrale si caractéristique avec les brusques ressauts de la tête après l'inspiration. On se le rappelle coiffé de sa calotte de velours noir haut perchée sur sa calvitie modèle, la barbe en pointe coupée court allongeant le visage maigre, osseux, aux méplats accentués,

comme ascétique. On a dans l'oreille cette respiration courte, haletante un peu, séparant presque chaque mot du suivant. On entend ce ton plein d'autorité, la langue précise et pure, la parole nette et tranchante, cette voix si prenante sous son accent glacial. Et qui ne se souvient de ces leçons, modèles de clarté où le professeur savait élucider avec attrait et élégance les questions les plus ardues. Et si la maladie avait permis au maître de donner toute sa mesure dans le travail quotidien, on peut présumer de la toute première place qu'il aurait occupée dans notre monde médical et dans la science par la haute autorité et la grande influence qu'il garde entières malgré sa demi-retraite forcée. C'est une intelligence de premier rang, un maître dans toute la large acception du mot.

*
* *

Malgré la maladie, le Professeur Grancher a tenu à faire son service, sauf les mois d'hiver, jusqu'à ces dernières années. Ce n'est que depuis trois ans qu'il est en congé d'inactivité, selon les règlements et sans traitement, quoi qu'on ait pu dire. Il fut d'abord suppléé par M. Marfan qui, après sa très brillante période, fut remplacé par le chargé de cours actuel, M. Méry.

Celui-ci fait ses leçons le mercredi et le vendredi dans une salle que l'on a transformée en amphithéâtre de fortune par une installation sommaire de quelques gradins garnis de chaises. Entre le premier rang des gra-

dins et la chaire du maître, qui consiste en une petite table et un fauteuil surélevés d'une marche, est dressé un lit improvisé où l'on met les petits malades qu'on présente à la polyclinique du mercredi.

Le chef entre de son pas un peu traînant, doucement, simplement, confondu presque au milieu des élèves. Debout près du lit, sans geste ou à peine, dans une attitude de simplicité familière, il donne lecture de l'observation sommairement prise, puis commence l'examen. Il procède comme au lit d'un « entrant », il examine tous les appareils successivement, méthodiquement, signale à haute voix ce qu'il trouve, convie les élèves des premiers rangs à s'avancer et à venir se rendre compte de tel symptôme important. Puis si cela est possible, il fait circuler le petit malade dans les rangs des élèves.

Quand le chef de clinique ou l'interme lui fait part d'un cas douteux ou difficile, il l'examine devant tous, annonce ce qu'il constate, au besoin discute, ne craint pas d'avouer ses hésitations, fait appel à ses souvenirs, donne les raisons des divergences d'opinion, etc... On assiste à l'élaboration sincère du diagnostic. C'est la vie médicale même sans préparation ni artifice. Et quel profit pour l'auditoire! Car le chef très attentif, très érudit et sans idées préconçues, réfractaire à tout emballement s'il suit le mouvement scientifique de très près, est un parfait clinicien qui s'astreint à un examen très soigneux, très complet et très instructif aussi.

La voix est bien timbrée, d'une résonance comme métallique. Le débit est rapide, parfois un peu hésitant

devant certains mots. La parole est simple, sans apprêts ni recherche. On voit que le maître est tout à son sujet et ne songe pas à parer la phrase. Il a ses termes préférés et ne craint pas de les redire, pas plus que de répéter les points importants qu'il tient à mettre en valeur. La leçon est toujours très documentée, consciencieuse, méthodique, d'une solide charpente en un mot. Très complète et très travaillée, au courant des dernières recherches, elle met toujours au point la question traitée.

La Polyclinique dure une heure environ et on voit défiler ainsi quatre à cinq petits malades, les uns présentés longuement, les autres en quelques mots. Et dans tous ces examens parfois difficiles chez l'enfant, le chef fait preuve d'une bonté et d'une douceur qui ne se démentent jamais et se reflètent sur la physionomie souriante, pleine de bienveillance et d'affabilité. Il sait opposer aux résistances et aux cris des petits malades une douce et tranquille ténacité qui arrive au but sans se laisser rebuter et il poursuit son exploration d'un geste posé, sans à-coup ni énervement, qualités appréciables chez un pédiâtre.

*
* *

Le vendredi est le jour de la leçon didactique. Celle-ci porte sur un enfant ou sur un sujet général, volontiers d'hygiène infantile, car ce maître est un de ceux qui, des premiers, s'est occupé des questions d'hygiène scolaire et autres. Il est aussi un de ceux qui se sont adonnés à

cette belle œuvre de la Préservation de l'Enfance contre la tuberculose sous l'impulsion du fondateur et en tête de la phalange de ses élèves. C'est ainsi que, grâce au Professeur Grancher si bien secondé et qui, de loin, veille sur elle, de même qu'il inspire et dirige le laboratoire, la clinique des maladies infantiles garde tout son prestige et toute sa renommée.

LE PROFESSEUR DIEULAFOY

A l'Hôtel-Dieu, l'amphithéâtre Trousseau est presque complètement rempli bien avant le commencement de la clinique du Professeur Dieulafoy qui a lieu chaque samedi. Comme assistance : de très nombreux étudiants (le cours a lieu tard, ce qui leur permet d'y venir à la sortie des autres services), des étrangers, des médecins de la ville, des médecins d'eaux, etc. En somme, assistance nombreuse et variée. On y voit même des médecins honoraires des hôpitaux, des hommes de lettres, des femmes du monde complètement étrangères à la médecine.

A 10 h. 1/2 au milieu des bravos, en coup de vent, entre le professeur. De la main, il salue gracieusement les amis qu'il aperçoit dans l'auditoire. Il est suivi d'un

nombreux état-major qui s'installe bruyamment. Pendant ce temps, l'amphithéâtre continue à se remplir et est bientôt comble.

*
* *

Le professeur, toujours le même, sauf la moustache grisonnante, sans blouse, en veston « fantaisie », sanglé du tablier (la tenue d'hôpital d'il y a vingt-cinq ans), debout, le torse immobile, tourne la tête à droite, à gauche, par saccades, surveille l'installation des auditeurs et entouré de ses élèves rangés autour de la table à tapis vert, dresse son élégante et haute silhouette sous le buste de Trousseau. Il attend que le bruit s'apaise et, une fois le silence établi, commence.

D'une voix qui porte bien et partout, il parle avec verve, aisance, chaleur et entrain. Il sait manier la phrase, en faire ressortir la jolie tenue littéraire et donner aux questions, même les plus ingrates, une forme attrayante. Il présente son sujet avec un art qui séduit. A juste titre, il tient à sa réputation d'élégance et de clarté.

Très attachant, il force et retient l'attention par la voix, l'accent, le geste. Il va, vient, croise violemment les bras sur la poitrine, joue des épaules, se promène, s'arrête, les mains derrière le dos, recule de deux pas, ou, le bras tendu, avance en un geste d'orateur. Il mime son cours d'une façon merveilleuse et déploie toutes les séductions pour affirmer et maintenir le grand succès de sa clinique.

Mais tout à coup il s'arrête et, s'adressant à l'auditoire : « Messieurs, faites place aux arrivants qui emplissent l'escalier. Je vois une place ici. Serrez-vous, Messieurs. Encore une autre là-bas. » Et sûr que tous peuvent voir et entendre, il reprend sa leçon.

S'il aborde la partie clinique, il joue la scène de l'examen du malade, de la consultation entre confrères, de l'interrogatoire de la famille en une série de tableaux pittoresques et humoristiques, tout en gardant le ton sérieux qui convient. Il sait admirablement lancer le mot ou mimer la scène qui provoqueront le rire et l'attention...

S'il lit une observation, c'est tantôt d'une voix vibrante, éclatante, martelée, tantôt comme en sourdine ou d'un débit précipité, tout en nuances. Il met en relief et répète la phrase à effet qui frappe la mémoire. Et ainsi pendant toute la durée de la leçon, il tient son auditoire sous le charme.

Enfin lorsque l'heure avance, quand il voit qu'il ne pourra terminer, il signale l'importance et l'intérêt de ce qu'il réserve à dessein, n'ayant pas le temps de l'exposer suffisamment. « La suite à la prochaine leçon », dit-il. Il sait ainsi éveiller l'attention des auditeurs et les attirer à la clinique suivante.

Et le cours finit dans une tempête de bravos, consacrant le succès du maître qui maintient avec éclat la tradition de la brillante clinique d'autrefois.

*
* *

A la sortie, le professeur, de son pas rapide, passe devant les étudiants rangés. Il est toujours suivi de son nombreux état-major qui l'accompagne jusqu'à l'invariable « urbaine à deux chevaux ». Le cercle se forme autour de la voiture. Le maître aimablement serre toutes les mains, monte et s'éloigne, tandis que le cercle s'incline et se découvre...

LE PROFESSEUR PINARD

L'amphithéâtre de la clinique Baudelocque, de construction relativement récente comme tout l'hôpital, est joliment disposé en hémicycle, très bien éclairé, gai avec son dallage clair, ses sièges peints en vert pâle, ses murs passés au ripolin, ses gradins et pupitres peints de blanc.

Sur les murs sont les tableaux statistiques du service depuis vingt ans, avec pourcentage de la mortalité par septicémie. Chaque année s'y inscrivent de nouvelles victoires.

Au-dessus de la porte est un autre tableau sur lequel s'étalent en gros caractères maximes et aphorismes sur l'obstétrique et la puériculture avec considérations sociologiques, reflets de l'enseignement du professeur. C'est ainsi qu'on peut lire : « Le devoir de la société et de l'accoucheur est de faire naître les enfants à terme...

L'embryotomie sur l'enfant vivant a vécu... Le lait de la mère appartient à son enfant..., etc. ».

*
* *

L'amphithéâtre est rempli bien avant l'heure du cours, qui a lieu deux fois par semaine, le lundi et le vendredi à 10 heures et demie. Dans l'assistance : beaucoup d'étudiants avancés dans leurs études, de nombreux stagiaires du service disséminés dans l'auditoire, plusieurs médecins militaires, deux ou trois femmes seulement.

Le professeur s'avance tout vêtu de blanc, de son pas saccadé, cou tendu, tête baissée, avec un léger balancement. Il s'assied sur un imposant fauteuil de velours vert, entouré de son état-major, y compris le groupe des sages-femmes qui mettent une note vive avec leurs blouses roses. Le chef de clinique fait l'appel des stagiaires. Le maître note les absences, et avertit qu'il tient un compte sévère des inexactitudes. Puis il passe en revue les accouchements des dernières vingt-quatre heures, appelle les stagiaires qui en étaient chargés et leur fait lire leurs observations. Il suit l'exposé de l'élève, le reprend, redresse les erreurs, lui pose des questions, le presse, le pousse, parfois vivement, mais revient bien vite à un ton de bienveillance amicale qui rassure.

Souvent, dans son interrogatoire, il insiste sur certains points et s'efforce de faire ressortir les faits qui lui ont

servi à édifier ses théories préférées qu'il sait imposer avec autorité. Il entremêle souvent la lecture de l'observation de remarques sur l'état social ou bien de plaisanteries (l'obstétrique y prête) qui ont toujours une portée instructive.

De temps à autre il s'anime : c'est pour décocher, en passant, un trait à ceux qui ne partagent pas ses idées favorites et les combattent.

Toujours il apporte dans son enseignement une conscience et une ardeur qui font le grand succès de ce maître qui prend sa fonction au sérieux.

*
* *

Après cet interrogatoire qui dure une demi-heure environ, le chef se retire. Aussitôt, changement de décor. On remplace par un tapis vert l'alèze qui recouvrait la table. On enlève le fauteuil. On suspend des planches au mur. On descend le tableau noir, et le maître revient pour la leçon didactique qui commence à 11 heures, ce qui permet aux élèves des autres hôpitaux de venir y assister, leurs services terminés.

Le professeur commence d'une voix aux notes tantôt profondes, tantôt comme sifflantes, parle lentement, prend des temps, détache les mots, hache la phrase qui est soignée sans recherche excessive. Cependant il sait — quand il le faut — user du terme choisi, un peu à effet, de la phrase à allure pompeuse, même de la citation latine, quand il veut graver un fait dans la mémoire.

Il est debout, immobile, sans grands gestes, ou bien se promène, ou encore s'arrête, frappe la table, et d'une voix éclatante, vibrante, d'un ton impérieux, d'un geste large, rapide, accentué, il énonce une de ses théories qu'il ne peut voir contester sans répondre par quelques vives ripostes à l'adresse de ses contradicteurs. Il tient à attirer l'attention et entraîner la conviction des élèves sur certains points de prédilection qu'il défend sans se laisser influencer par la critique adverse.

*
* *

La leçon du vendredi se fait dans les mêmes conditions, mais parfois avec présentation de malades. On les amène sur un chariot, quelques-unes ont sur la tête une serviette pour qu'on ne puisse les reconnaître. Parfois aussi on amène une femme en travail, justiciable d'une application de forceps. C'est le chef de clinique qui y procède devant toute l'assistance. Le maître, assis parmi les auditeurs, explique à haute voix tous les temps de l'intervention. Pour l'instruction des élèves, il fait faire devant eux tous les préparatifs : toilette de la femme, flambage du forceps, disposition de la malade, place des aides, etc. Il tient à ce que tous puissent bien voir et recommande au chef de clinique de se placer de manière à ce que l'assistance suive facilement l'opération.

Et entre les cris de la femme et les explications du professeur qui les domine de sa voix forte, la leçon s'achève...

LE PROFESSEUR DEBOVE

A l'hôpital Beaujon, notre doyen le Professeur Debove fait chaque samedi sa leçon de clinique médicale.

Dans l'amphithéâtre bondé, l'assistance se compose d'élèves du service avec nombreux état-major, de stagiaires, d'étudiants, de médecins de la ville, de médecins militaires, de médecins d'eaux, etc., assistance accrue les jours de clinique par le service de M. Troisier, chef en tête. Détail caractéristique qui montre l'intérêt de l'enseignement pratiqué ici : plusieurs médecins du quartier sont auditeurs assidus, non seulement des cliniques du samedi, mais des leçons de chaque jour.

*
* *

Revêtu de la blouse que complète le tablier du service,

le professeur entre posément, « sans façons ». Son entrée passe même parfois inaperçue dans le brouhaha du début. Coiffé d'un chapeau de voyage qu'il bossèle plus d'une fois au cours de ses démonstrations, le geste rare et sobre, il se tient debout derrière la table recouverte d'une alèze, maniant son lorgnon comme un face-à-main pour consulter parfois ses notes, qui consistent surtout en l'observation du malade.

Ce « fin lettré » parle d'une voix prenante, bien timbrée, avec une toute particulière aisance, simplement, sans aucune emphase, ayant toujours le mot précis dans la phrase naturellement élégante et d'une belle tenue littéraire.

Parfois, mais rarement, la voix devient un peu vibrante, le geste brusque et tranchant. Il décoche quelques traits légèrement acérés et très rapides à un de ses rares ennemis : je veux dire l'alcoolisme, l'hypothèse, le système, les philosophes, etc. Mais bien souvent la période, d'ailleurs toujours courte, s'émousse dans le mot final volontiers sceptique ou ironique. On sent quelqu'un maître de soi et s'observant même dans l'élan.

Il aborde le plus souvent des sujets classiques, dit volontiers que le rôle du professeur est de présenter des malades que le praticien a chance de rencontrer et non des cas exceptionnels, se montre d'ailleurs très documenté sur les recherches récentes qu'il signale, réservant son opinion définitive, s'attache surtout et avant tout à l'examen clinique, laissant volontiers au second plan les théories pathogéniques ou thérapeutiques.

Le malade dont il parle est là, quand son état a permis de le faire venir du service. Pendant la lecture de l'observation, le professeur, de temps à autre, s'adresse à lui pour le provoquer à affirmer l'exactitude des phénomènes signalés ou faire surgir un détail caractéristique.

La leçon dure en général trois quarts d'heure, atteint rarement une heure. L'exposé est très clair, net et court, s'attache exclusivement au fait, dédaigneux des théories, des trouvailles trop récentes et de tout emballement scientifique, volontiers relevé d'une pointe d'humour et de traits lancés avec une légère ironie.

*
* *

L'enseignement de la clinique est complété par d'heureuses innovations. C'est ainsi que des étrangers au service font parfois des leçons sur des sujets à l'ordre du jour, ou une série de leçons régulières sur un sujet spécial comme M. Jeanselme sur la dermatologie.

Et surtout le professeur eut le premier l'ingénieuse idée de confier à ses chefs de clinique, internes et anciens internes, le soin de faire chaque matin à l'amphithéâtre une leçon sur un malade du service. Cette leçon sert à l'instruction des élèves et exerce le conférencier, presque toujours candidat au Bureau central. Le maître se fait un devoir d'assister à chacune de ces leçons : car toutes ses hautes fonctions et multiples occupations, qui suffiraient à remplir la vie d'un autre, laissent à ce

« bon administrateur » au moins l'apparence d'un homme toujours maître de son temps. Il commente la leçon, l'argumente et la discute au besoin. Enfin il s'adresse â l'auditoire, s'informe si quelqu'un a quelque explication à demander ou quelque objection à présenter. Et alors s'engage souvent une discussion entre un ou plusieurs auditeurs et le maître, qui, l'air souriant et détaché, sait toujours y faire face avec sa spirituelle bonne grâce, sa sceptique et posée bonne humeur et sa douce ironie.

LE PROFESSEUR LE DENTU

Le Professeur Le Dentu fait son cours de Clinique chirurgicale deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, à l'Hôtel-Dieu, amphithéâtre Chomel.

C'est l'amphithéâtre banal d'autrefois arrangé tant bien que mal au goût du jour. L'enceinte où se tient le professeur pour faire sa leçon a été disposée en salle d'opérations aussi aseptique que possible, et qui a tout de même bon air avec son dallage blanc et bleu, ses grands lavabos, son mobilier et ses murs à teintes claires. Comme assistance : les stagiaires, quelques auditeurs étrangers au service, des dames de la Croix-Rouge.

*
* *

Le maître, en blouse et tablier, est assis derrière une

table recouverte d'une alèze. Renversé dans son fauteuil, quelquefois à demi retourné, dans une attitude pleine d'aisance, il parle simplement sur le ton de la causerie familière. La voix est faible et d'un timbre un peu sourd, mais suffit pour l'amphithéâtre où elle porte bien, sans effort. La parole est plutôt lente. Le ton est doux et uniforme. La diction, avec ses *r* atténués, rappelle le charme un peu langoureux du parler créole. Peu d'éclat, comme peu de gestes. Les mains ne s'agitent, de temps à autre, que pour prendre le verre, le porter aux lèvres et le remettre sur le plateau.

Et ce qui domine chez le maître, c'est la simplicité, l'absence de toute prétention à en imposer. Cela cadre bien avec le sourire presque immuable, l'aspect bienveillant de cette physionomie caractéristique, au regard à la fois vif et doux, aux traits accentués, avec la barbe et les cheveux frisottants, légèrement crêpelés.

La leçon est classique. Le professeur aborde volontiers des sujets de chirurgie courante. Il développe l'observation du malade à opérer, l'accompagne de considérations générales, fait l'exposé de l'opération qu'il va pratiquer. Il parle comme au lit du malade, sans visées oratoires. Il semble parler d'abondance, mais lentement, non pas pour chercher le mot, mais comme pour rassembler ses souvenirs et faire au hasard d'une réminiscence tel ou tel rapprochement.

Le maître n'a comme notes que quelques points de repère très sommaires consignés sur de petites fiches qu'il consulte peu. C'est la leçon clinique dans toute

l'intégrité et la simplicité de jadis, avec le commentaire instructif et pratique des opérations dont le détail journalier est affiché à la porte de l'amphithéâtre. Il y a là le programme pour toute la semaine, à deux opérations par séance en moyenne. Et l'on suit facilement cette leçon qui ne semble pas faite d'avance, qui a le charme de l'improvisation.

*
* *

Après la clinique, le maître se retire dans une pièce voisine et en revient bientôt en tenue d'opération. Il fait devant l'assistance la minutieuse toilette des mains, tout en causant avec ses aides et en surveillant les préparatifs. On apporte le malade endormi, et à ce moment on met au chef la calotte de toile et un petit tablier de gaze qui remonte pour recouvrir la bouche et va s'attacher derrière les oreilles. On ne voit plus que le nez et les yeux derrière de larges et grosses lunettes.

L'opération commence. Tout se passe posément, tranquillement, sous les yeux des auditeurs descendus pour suivre de près aux gradins inférieurs de l'amphithéâtre, ou rangés derrière une balustrade située de l'autre côté du lit d'opération et d'où l'on peut bien voir sans déborder sur l'opérateur. Les élèves du service se pressent autour du chef, qui n'a qu'un aide et prend lui-même les instruments qu'il a disposés à sa portée..

Un peu en retrait se tient « la Sœur », qu'on ne voit plus que dans de rares services. Au milieu des aides en

tenue d'opération, blouses et tabliers blancs, bras nus, elle garde immuable son costume sombre aux manches longues et flottantes. Survivance et évocation du passé !

Le professeur, pendant l'opération, garde le silence le plus souvent. Parfois il signale à son aide tel ou tel détail en quelques mots brefs et bas, comme se parlant à lui-même. S'il y a lieu, à voix haute, il dit ce qui confirme ou atténue le diagnostic porté pendant la leçon, et fait en sorte que tous puissent voir et constater. Et l'opération se termine, le chef toujours calme et souriant, sans recherche de l'effet, visant surtout à être utile au malade et à l'élève.

Dans une tonalité simple et discrète s'affirme la personnalité de ce maître avec sa probité scientifique, son dédain du bluff et sa haute conscience professionnelle.

LE PROFESSEUR TERRIER

Le professeur Terrier fait le vendredi sa leçon de Clinique chirurgicale à l'hôpital de la Pitié dans l'amphithéâtre Gosselin.

*
* *

C'est une petite salle en hémicycle, à lourdes colonnes. Les peintures et le dallage de teintes claires, le mobilier chirurgical peint tout de blanc, les lavabos avec leurs cuivres étincelants sous la lumière crue venant à profusion par deux larges baies latérales donnent une note de propreté rigoureuse et même un aspect soigné d'une élégance spéciale.

Une grille sépare les gradins réservés aux auditeurs de l'enceinte où se tiennent l'opérateur et ses aides. Le pro-

fesseur, en tenue de ville, est assis devant une petite table recouverte d'une alèze. Dans une attitude simple et familière, l'œil noir vif et brillant dans la face pâle (un Carrière a-t-on dit) il parle sans geste, d'une voix un peu faible mais nette, d'un débit égal, sans éclat ni nuance, d'un ton posé, parfois monotone.

C'est le ton de la conversation pour une causerie familière. C'est un exposé simple, complet, où tout se tient, mais sans mise en relief. La lecture des observations, leur critique, y prennent une large place et semblent être le canevas du cours qui garde l'allure d'un examen clinique au lit du malade.

La leçon traite de l'opération qui va se faire après la clinique et dure une demi-heure environ. Puis le professeur, ses élèves et les auditeurs quittent l'amphithéâtre pour se rendre à la salle d'opérations du pavillon Lisfranc, salle petite, d'un bel éclairage supérieur et latéral, d'installation simple, presque sommaire, mais modèle au point de vue aseptique. C'est là que le maître va opérer.

Les auditeurs qui ont assisté à la leçon ne pénètrent que lorsque le malade a été amené, tout endormi.

*
* *

Déjà le chef et ses aides sont en tenue d'opération, coiffés de la petite toque blanche, et tous les préparatifs s'accomplissent ponctuellement, en silence, comme religieusement.

Une petite estrade de deux gradins placée immédiatement au-dessus de la tête du malade est réservée aux auditeurs et aussi aux élèves du service dont beaucoup sont inoccupés. Le professeur, en effet, n'a que deux aides. Un infirmier et une surveillante complètent l'assistance opératoire et, très bien dressés, suffisent à tout.

Méthodiquement, sans hâte, tous agissent avec calme, posément. On a l'impression d'un mécanisme admirablement réglé et produisant sans à-coup le maximum d'effet utile. On sent que le maître a monté la machine, et après l'avoir réglée et contrôlée l'a mise en branle.

Pendant toute la durée de l'opération souvent longue (ce sont fréquemment des interventions abdominales) règne un silence absolu. On n'entend que la respiration du malade et parfois un cliquetis d'instruments ou le bruit d'eau qu'on verse. Le moindre mot détonerait dans cette atmosphère de chapelle où semble s'accomplir le rite consacré.

Quelquefois, mais rarement, dans le cas d'une fausse manœuvre, d'un simple chuchotement le professeur remet tout en ordre. Le plus souvent un signe, un regard suffisent. Rien ne vient troubler le calme, la sûreté tranquille et méthodique de l'opérateur et des aides. Ce sont des rouages exercés manœuvrant d'eux-mêmes en toute sûreté.

Et l'opération se termine sans une parole. La clinique s'achève ainsi dans le silence...

LE PROFESSEUR JOFFROY

Loin du centre, dans un quartier tranquille, à l'aspect provincial, se trouve l'asile Sainte-Anne où se fait deux fois par semaine la Clinique de pathologie mentale.

Pour y assister, après avoir sonné et franchi la grille d'entrée toujours close, on suit une longue avenue bordée de grands arbres, on passe à côté du tennis « réservé au personnel et aux pensionnaires » ; on traverse des cours avec de nombreux pavillons. Partout est répandue une impression de calme, de tristesse, comme dans ces petites villes de province où la vie semble s'être retirée de la rue pour se réfugier derrière les façades. Ici, les quelques malades tranquilles qui remplissent les menues besognes dans les jardins ne font qu'accentuer cette sensation. Ils rappellent que derrière les murs vivent encore des êtres dont la raison agonise.

Et quand on arrive à l'amphithéâtre où se fait la leçon l'impression pénible subsiste. Les fenêtres donnent sur une des cours réservées aux malades. On y voit l'agité se démener avec grands cris et gestes de fureur, ou le mélancolique solitaire rêver douloureusement. L'amphithéâtre est une dépendance du pavillon Leuret, un des deux pavillons consacrés à la Clinique de pathologie mentale. On retrouve encore l'aspect d'un intérieur provincial dans cet amphithéâtre bien tenu, avec son mobilier qui date, ses parquets bien cirés comme on en voit peu dans les hôpitaux où la vie est intense, où, nombreux, passent, vont et viennent, étudiants et malades.

Malgré la distance et le caractère spécial des leçons, l'assistance est assez nombreuse : une cinquantaine d'auditeurs, dont plusieurs femmes.

Dans l'enceinte réservée, derrière la table à tapis vert, encadré de ses chefs de clinique et de ses internes, tous en blouse, le Professeur Joffroy, en veston, la calotte de soie noire sur la tête, est confortablement assis sur un fauteuil de cuir à haut dossier avec larges appuis-bras.

*
* *

La leçon commence presque toujours par l'audition d'un ou deux malades, précédée de quelques mots de présentation du professeur avant l'entrée du sujet. Celui-ci introduit, le chef le met de suite en confiance en lui présentant l'auditoire : « Ces Messieurs sont réunis ici expressément pour entendre vos doléances et y faire

droit, etc. » Et le malade, le plus souvent, de donner libre cours à ses idées délirantes qui vont servir de canevas à la leçon.

Le maître renversé dans son fauteuil, les mains jointes, tourné vers le malade, l'interroge, entre dans ses idées, le presse, répond à ses longues divagations avec bonhomie, calme et affabilité. Presque toujours il sait lui imposer confiance. Il aide aux aveux, gardant sans cesse une attitude bienveillante, attentive, intéressée. Il écoute patiemment le malade, le laisse aller d'abord, puis intervient avec douceur pour abréger de trop longues digressions, sourit avec réserve aux bizarreries trop accentuées, sait habilement canaliser le cours souvent tumultueux de cette auto-observation et ramener toujours le sujet au point intéressant.

Puis, le malade parti, il reprend l'observation, la développe, raconte l'histoire le plus souvent attachante et lamentable de ces malheureux, lit leurs longs mémoires, s'aidant d'un lorgnon d'écaille à forme de larges et rondes lunettes qu'il manie comme un face-à-main, entremêle son récit de quelques remarques et plaisanteries anodines provoquées par les excentricités de ces pauvres déments. Et si l'auditoire rit plus bruyamment, il sait le rappeler à la réalité qu'on a tendance à oublier, en disant ce que chacun ressent : « Ce pourrait être drôle, si ce n'était si triste. »

Et ainsi le maître fait une analyse psychologique soignée, intéressante, attrayante, se limitant surtout aux faits représentatifs. Il s'appuie sur des notes et docu-

ments recueillis avec soin, et cependant la leçon semble surtout un exposé clinique sans préparation très stricte, déduit naturellement de l'audition du malade et de l'observation.

Il paraît se servir de ce point de départ pour aboutir à des considérations improvisées et à des conclusions dogmatiques au point de vue de la symptomatologie et du diagnostic, laissant au second plan les chapitres de pathogénie, de thérapeutique, etc.

Et toute la leçon se fait sur un ton de conversation familière.

*
* *

Le professeur ne recherche pas le mot grandiloquent, mais, toujours facile à suivre, il trouve souvent le terme imagé, pittoresque, parfois littéraire. Dans le débit on remarque une certaine lenteur et quelque hésitation de parole qui le fait s'arrêter avant le mot comme pour le chercher. Devant les élèves, comme tout à l'heure avec le malade, il répudie toute allure magistrale et préfère une attitude de douceur et de réserve, une grande simplicité de ton et de tenue.

La voix, d'intensité moyenne, porte bien et partout, d'autant que l'auditoire est très attentif et silencieux. Ici les retardataires sont rares, entrent sans bruit, avec précaution, et la leçon s'achève au bout d'une heure dans une note discrète et mélancolique qui convient à ces lieux témoins de tant de misères morales.

LE PROFESSEUR L. LANDOUZY

Au fond de ce vieil hôpital Laënnec qui tombe en ruines, au bout de corridors obscurs et humides, relégué dans les « communs », près de la salle d'autopsie, derrière la machinerie est l'amphithéâtre des cours, bâtiment délabré à l'unisson du reste. L'intérieur répond à l'extérieur. C'est une salle ordinaire aménagée en amphithéâtre, installation de fortune, avec quelques misérables gradins de bois. L'administration ne s'est pas mise en frais pour la Clinique du Professeur Landouzy. Elle devait mieux, semble-t-il, à un maître tel que lui et aux nombreux visiteurs attirés de toutes parts par sa renommée.

La clinique se fait le vendredi. Le professeur, en blouse et tablier, est assis devant la table recouverte d'une alèze, accoudé aux bras du fauteuil, appuyé au dossier,

La tête en l'air, toujours en éveil, tournant à droite et à gauche, le sourcil froncé, il parle, s'accompagnant parfois d'un geste rare, bref, nerveux. De temps à autre il s'agite un peu, frappe les bras du fauteuil du plat de la main, ou se penche, les coudes sur la table, les mains jointes.

De sa voix de tête, bien timbrée, à tonalité nasale par instants, il lance le mot recherché, la phrase faisant image et toutes sortes de « manières » de parler qui lui sont habituelles. Sans cesse il jongle avec le synonyme, la périphrase, la métaphore, etc.

La langue est élégante, châtiée, très littéraire, émaillée d'imparfaits du subjonctif et de citations latines qui rehaussent encore la richesse du verbe. Le débit bref, rapide, étonne par son extrême aisance d'autant que jamais le professeur ne recourt ni à l'observation ni aux notes posées devant lui. Il évolue sans hésitation, comme naturellement, dans ce luxe d'épithètes rares, d'équivalences verbales, d'images incessamment renouvelées qui viennent comme spontanées. Quitte à se répéter au point de vue de l'idée, si ce n'est au point de vue du mot, il tient à présenter et représenter sous diverses formes toujours attrayantes le point important qui doit être retenu. Quand il a trouvé l'expression pittoresque qui fait saisir, le mot de prédilection qui fait image, et reste classique souvent, il y insiste, se répète avec intention, ne craignant pas la redite. Il y revient, puis repart pour faire encore ressortir l'idée sous une nouvelle et éclatante parure de mots toujours aussi brillants et colorés.

Et la leçon dure ainsi une heure. On part sous le charme et on revient attiré par cette éloquence si spéciale qui séduit, frappe et instruit.

*
* *

Le lundi est consacré, dit l'affiche, à la consultation avec « diagnostic et ordonnances commentés ». Elle a lieu dans une petite salle indiquée par l'inscription « Consultation spéciale », où viennent surtout des malades déjà triés, en nombre restreint. Ils sont examinés par les chefs de clinique ou les internes, et les cas intéressants sont présentés au maître.

Celui-ci, en blouse et tablier, est entouré par les élèves qui s'approchent pour entendre, car le professeur n'a pas ici sa voix haute de coutume, ni le langage imagé, ni le ton dogmatique. Il ne parle pas pour l'auditoire, il s'adresse au malade toujours examiné dévêtu jusqu'à la ceinture. Il faut l'écouter de près et le suivre avec attention si l'on veut en profiter. Ici peu de digressions et de considérations générales. C'est un examen clinique limité au strict nécessaire, mais combien instructif avec son auscultation longue et minutieuse, avec son interrogatoire serré, à mots précis et décisifs, véritable petite enquête sur les antécédents, sur la situation sociale, la profession, le logement, les ressources, les conditions de travail des malades. Très documenté sur ces questions, le maître se documente encore, toujours préoccupé des points de contact de la Médecine et de la Sociologie, et

tenant à poursuivre par tous les moyens sa belle œuvre d'éducation hygiénique et de propagande sociale.

La consultation se passe ainsi au milieu du va-et-vient des malades, malgré le bruit qui, parfois, s'élève au point que le chef est obligé de réclamer impérieusement le silence pour se faire entendre.

*
* *

Cet enseignement donné par le maître à la consultation est rare aujourd'hui, et cependant n'est-il pas, avec l'enseignement au lit du malade, l'idéal pour l'éducation clinique ? C'est l'opinion du Professeur Landouzy.

Il dit que, chargé de l'enseignement clinique, il doit surtout instruire pratiquement, près du malade, dans le concret et l'instantané des maladies, plutôt que dans une chaire, dogmatiquement.

Et, en effet, il vient régulièrement à l'hôpital, parcourt les salles dont le service est assuré par les chefs de clinique, voit les malades nouveaux, s'arrête longuement à leur lit, et à leur sujet, porté par sa brillante imagination, aime à se livrer à des digressions de tout ordre, toujours instructives et empreintes de son esprit chercheur à tendances novatrices.

Et entre deux lits, au milieu des élèves et des étrangers qui se pressent autour de lui, il se dresse de toute sa stature, avec son port de tête familier, comme s'il voulait toujours voir plus haut que son lorgnon, il se tourne de droite et de gauche comme pour chercher à

convaincre. Il fait, au chevet du malade, de véritables petites leçons. Il aime à prouver qu'il n'y a jamais de malade banal, que toute observation emporte une *moralité* dont le thérapeute, l'étiologiste et le prophylacticien trouvent à faire leur profit. C'est ainsi que tout malade lui est une occasion de rechercher, dans leurs formes fruste et larvée, la tuberculose, la syphilis et l'alcoolisme dont, chaque jour, il démontre la fréquence bien autrement grande que nombre de médecins ne l'imaginent. Il se plaît aux démonstrations de ses théories favorites, ou bien se lance sur une idée nouvelle, parfois un peu systématique, mais toujours intéressante.

Et là, même dans le ton de la conversation, il s'abandonne et se laisse aller à son vocabulaire protéiforme vraiment prodigieux, à cette étincelante rhétorique médico-littéraire, cette élocution artiste, « à la Goncourt », qui sont comme la marque extérieure, le cachet de cet esprit très ouvert, de cette intelligence médicale de premier rang.

LE PROFESSEUR RAYMOND

Le Professeur Raymond fait ses leçons à la Salpêtrière le mardi et le vendredi.

Pour s'y rendre, il faut traverser tout l'hospice, qui donne l'impression d'une véritable petite ville. On longe des avenues bordées de bancs où conversent des vieillards, tels les rentiers habitués des « Promenades ». Au milieu de la chaussée courent des rails destinés aux chariots d'approvisionnement et qui font croire à une voie de tramway. Puis on passe près de bâtiments neufs et devant le porche de la chapelle dont la haute coupole domine l'hospice; telle la cathédrale qui projette son ombre sur la petite cité provinciale. Il n'est pas jusqu'au grand jardin planté de beaux arbres, qui n'ait les allures du « Mail » de toute sous-préfecture qui se respecte.

La « Clinique Charcot » est au fond. Le mardi, jour de polyclinique, on se rend d'abord, par « l'entrée particulière », à une petite salle dont les murs sont couverts de planches, dessins, photographies ayant trait à la neurologie, et aussi de gravures ayant servi à l'Histoire des névroses dans l'Art.

Là, devant le professeur et les élèves pressés autour de lui, défilent rapidement les malades qui vont être présentés à la polyclinique. Ce sont les coulisses où se prépare le spectacle, pourrait-on dire.. Et ces termes s'appliquent d'autant mieux ici que Charcot y avait tout disposé comme en un théâtre, avec son merveilleux talent de metteur en scène, talent qui lui fut si précieux et même indispensable dans son illustre carrière de médecin de névropathes. Quand on arrive par les gradins du fond qui dominent tout l'amphithéâtre, on est surpris par l'aspect de ce long couloir sombre, d'une profondeur inusitée, avec ses rangées de bancs et de chaises formant comme le parterre et les galeries. Puis l'œil est attiré par l'estrade qui se détache, bien en lumière, tout au fond, dans une lointaine perspective. Large et vaste, elle forme scène avec une toile de fond qui n'est autre que l'immense tableau de Tony Robert-Fleury, représentant Pinel délivrant les folles de leurs fers. Sur le devant, une toile roulée qui sert aux projections, semble figurer le rideau relevé et complète l'illusion. Sur l'estrade, au premier plan, est une table pour le professeur et son chef de clinique. Au second plan, se dresse une autre table autour de laquelle se groupent élèves et spé-

cialistes divers attachés au service. A gauche est l'entrée des malades que l'on va présenter, et qui sont amenés par une infirmière ou un garçon à la livrée de la Faculté.

*
* *

Lorsque les malades arrivent, le professeur, qui est assis derrière la table à tapis vert, se lève, s'avance et les fait asseoir sur le devant de l'estrade. Il s'assied lui-même à côté d'eux et commence l'examen à haute voix devant l'auditoire. Assis de biais sur sa chaise, le coude au dossier, tourné de trois quarts vers le malade, il l'examine longuement. Les « dites-moi, mon ami », prodigués au cours de l'interrogatoire, le ton posé, la voix douce, l'habituel accueil plein d'aménité, l'attitude bienveillante, rassurent les nerveux les plus ombrageux et les parents qui les accompagnent, d'autant que le maître a grand soin de ménager les termes qui pourraient les impressionner. Ainsi apprivoisés, les psychasthéniques, par exemple, arrivent à raconter devant tous, sans s'en douter, les misères que, bien souvent, ils osent à peine s'avouer à eux-mêmes. Sous la douce pression d'un interrogatoire mené de main de maître, avec ce tact délicat et ce doigté qui le caractérisent, ces nerveux, parfois si difficiles à manier, se laissent aller à fournir d'eux-mêmes une auto-observation des plus instructives qui fixe à jamais un type morbide dans la mémoire. De temps à autre, le professeur se retourne vers l'auditoire pour faire ressortir l'importance de telle réponse, commenter tel détail ou tel symptôme caractéri-

stiques. Et il termine en général cet exposé clinique rapide et sans apprêts par quelques mots consolateurs au malade et aux parents. Tandis qu'ils se retirent, le maître donne les explications et le pronostic sur lesquels il n'a pu insister devant eux. Et il présente ainsi en une leçon quatre ou cinq cas variés, avec une activité et une simplicité pleines d'entrain qui sont un des attraits de cette polyclinique. On sent que le maître se donne tout entier à son rôle de professeur, tient à être en communication avec son auditoire, à le sentir comprendre et s'intéresser, à le tenir en haleine et à le faire vibrer à l'unisson. Il y déploie toute son ardeur et se dépense sans compter.

Le geste est incessant. Tantôt l'index en avant ou les doigts joints, la main oscille de haut en bas en un rythme lent et comme serré. Tantôt le geste devient plus large, plus enveloppant, s'accélère, se multiplie, l'avant-bras replié se détend brusquement et la main frappe la table de coups cadencés. Et la voix forte, bien timbrée, suit la mimique, n'a plus sa douceur, devient rapide et saccadée, s'élève, soulignée par le geste énergique. Mais toute cette ardeur d'un moment s'apaise bientôt, et la démonstration reprend, plus calme, dans une langue sans apprêts ni recherche. Le mot parfois hésitant, la phrase qui dit la pensée sans souci exagéré de l'élégance, la période toujours simple et sans visée à l'éloquence répondent pleinement au vrai but de la polyclinique, qui est d'être instructive et attrayante. Ce défilé de malades donne des notions rapides et multiples qui frappent et restent.

*
* *

Le vendredi se fait la leçon didactique. La méthode d'enseignement est analogue. C'est encore une présentation de malades se rapportant au sujet choisi pour la leçon. Dans son exposé, le maître cherche à mettre en valeur les parties utiles et pratiques, à donner un enseignement surtout clinique, et à présenter des malades examinés dans toutes leurs particularités. Pour cela, le professeur a su s'entourer de spécialistes très distingués : psychiâtres, oculistes, auristes, électrothérapeutes, etc., qui examinent le malade à fond. Il peut alors présenter en une synthèse très complète le sujet étudié et analysé par ses collaborateurs.

C'est encore là une des caractéristiques de cette clinique que Charcot a fondée, et qu'il semblait difficile de marquer d'une empreinte personnelle après un tel maître. Le professeur y a réussi cependant, et son enseignement est très suivi. L'assistance est toujours attentive et même recueillie, composée surtout d'étudiants en fin d'études, d'étrangers, de quelques dames ; c'est une clientèle très assidue et nombreuse, qu'intéresse et attire cet enseignement complet, vivant, instructif et varié, tout à la gloire de celui dont la tâche était difficile, mais qui sut réussir dans cette délicate entreprise de succéder dignement et à sa manière à un grand premier rôle de la Médecine contemporaine.

LE PROFESSEUR BERGER

A Necker, le mardi et le vendredi a lieu la clinique chirurgicale du Professeur Berger.

Avant la leçon le chef fait la visite. Il parcourt rapidement les salles, s'arrête aux lits des entrants et interroge brièvement le malade. Quand le cas est intéressant, il s'assied pour un examen un peu plus complet et en dit quelques mots aux élèves qui l'entourent. Mais il s'arrête peu et traverse les salles rapidement, avec sa démarche à petits pas saccadés ou parfois comme ondulante. Les coudes au corps il se balance, se dandine, se contorsionne, marchant les pieds très en dehors, comme s'il ne pouvait avancer qu'avec peine. La visite finie, il va, toujours sautillant, faire sa leçon à l'amphithéâtre.

Drapé dans une ample pèlerine, coiffé d'une toque de

fourrure à forme de bonnet de police crânement posée sur les cheveux grisonnants qu'il porte séparés jusqu'à la nuque par une raie impeccable, avec sa moustache frisottante et sa haute silhouette mince et élancée, il a l'allure d'un officier de cavalerie, impression à peine atténuée par les grosses lunettes à monture argentée.

*
* *

La clinique se fait dans un amphithéâtre bien éclairé, d'aspect net et soigné, avec tous ses gradins peints en bleu, faciles à tenir propres grâce à leur armature entièrement métallique et leur plancher perforé pouvant se relever pour le nettoyage. Au premier rang des gradins, sur la balustrade sont jetées des alèzes qui forment comme une cloison aussi étanche que possible entre l'auditoire et l'enceinte réservée aux opérateurs.

Dans celle-ci, jolie d'aspect avec son dallage blanc et bleu, son mobilier de teintes claires, se tient le maître, debout devant la table d'opérations recouverte d'une alèze. Il parle d'abondance, sans notes le plus souvent. A sa portée est un verre d'eau qu'il vide à petites gorgées de temps à autre.

Et tout en parlant il se balance encore, pivote sur lui-même, se tourne à droite, à gauche. Le geste est rare, saccadé, court et ne vaut que pour accentuer la phrase. La voix qui porte bien, sans effort, est résonnante, à timbre métallique et à tonalités graves par instants, souvent adoucie par les *s* mal accentuées qui sifflent un peu.

Parfois, mais rarement, le professeur s'asseoit sur un haut tabouret ; il ne s'y pose qu'un instant, de côté, la jambe ne quittant pas terre, puis vite il se remet droit et continue sa leçon sur un ton un peu monocorde, sans recherche de l'effet, toujours avec le mot juste et l'élocution aisée.

Il fait la leçon classique, complète, simple, pratique, ne craignant pas d'aborder les cas de chirurgie journalière et courante, rôle parfois un peu ingrat mais très apprécié de tous, et en tout cas rôle nécessaire et bien digne de la haute conscience professionnelle de ce maître qui garde les plus belles des traditions d'autrefois.

*
* *

Après la clinique, qui dure parfois plus d'une heure, on amène le malade endormi, on le place sur la table qui vient de servir à la leçon et un aide lui fait la toilette opératoire. Pendant ce temps le maître et ses assistants font devant l'auditoire leur minutieuse toilette, — excellente leçon de choses, — puis complètent leur tenue d'opération par une sorte de masque « à la Touareg » qui recouvre tout le bas du visage, remonte jusqu'à la racine du nez et ne laisse voir que les yeux.

S'il n'a pas été question du malade dans la leçon, le professeur en dit quelques mots et commence l'opération. Il parle peu et surtout pour donner des indications aux aides. Mais si une difficulté surgit, il s'impatiente, s'énerve, le verbe devient haut, bref, impérieux, les mots se précipitent et la voix devient confuse sous le voile.

L'opération se termine quelquefois très tard, au delà de midi. L'amphithéâtre petit à petit s'est vidé et le professeur reste presque seul avec les aides indispensables, sans auditoire.

LE PROFESSEUR BUDIN

A l'extrémité du jardin du Luxembourg, bien en vue, à l'angle du bâtiment de la Clinique d'accouchements, se détache un haut relief représentant, grandeur nature, le Professeur Tarnier debout près d'un lit où repose une jeune mère embrassant son enfant. Au-dessous est gravée cette inscription : « au Maître qui consacra sa vie aux Mères et aux Enfants ». On ne peut qu'applaudir à ce juste hommage rendu à une belle carrière obstétricale, tout en se rappelant que les maîtres d'autrefois ne connaissaient pas souvent semblable apothéose. Aux plus grands on ne décernait que modestes bustes ou petits médaillons qui font piètre figure en face des monuments somptueux et grandioses élevés ces derniers temps aux maîtres d'aujourd'hui.

A l'autre coin du bâtiment est l'entrée de la clinique Tarnier. C'est là que, deux fois par semaine, le Professeur Budin fait son cours de clinique obstétricale.

Par de vastes corridors et un bel escalier, on pénètre sans difficulté jusqu'à la salle de travail que le maître parcourt avant la leçon. Autour des lits se pressent en foule élèves du service, stagiaires et sages-femmes en tenue d'hôpital auxquels se mêlent nombre d'étrangers en vêtements de ville. Le maître passe dans les salles, examine rapidement les cas intéressants et dit : « A l'amphithéâtre, Messieurs. » Et il y va de son pas rapide et menu, avec sa démarche un peu penchée. L'assistance se précipite derrière lui et envahit l'amphithéâtre bientôt bondé, d'autant plus que les trois premiers gradins sont réservés aux élèves du service qui débordent encore sur les deux autres, laissant peu de place aux étrangers.

*
* *

Le professeur, en blouse à manches coupées court et laissant le bras nu, avec le pantalon et la calotte de toile, s'assied et, les coudes sur la table, les mains jointes, commence de sa voix à tonalité douce. Il parle, le sourcil contracté sous le lorgnon, le front plissé, l'air comme douloureux, toujours d'apparence maladive bien qu'il reste immuable sous la chevelure et la barbe noires. Parfois, il se lève pour présenter une pièce ou dessiner un schéma au tableau. Il va et vient ou bien, immobile, reste debout, les mains derrière le dos, la taille un peu courbée.

La voix est faible, sans éclat; elle s'entend bien cependant. Le geste est rare, doux et réservé ; il souligne la phrase aisée, sans recherche. La parole, plutôt lente, mais nette, bien articulée, quelquefois un peu martelée ou, à certains moments légèrement vibrante, garde toujours un ton discret et comme atténué. Le professeur a devant lui, sur la table à tapis rouge sombre, notes et documents à côté d'un flacon de lait stérilisé qu'il vide dans le verre pour le sucrer et le boire au lieu du traditionnel verre d'eau.

Si, au cours de la leçon, il doit aborder un point controversé et faire allusion à des théories adverses, le ton s'élève mais garde une allure discrète et calme. L'affirmation peut devenir énergique, mais l'expression reste toujours d'une douce courtoisie. On sent quelqu'un capable de traiter et de discuter les questions les plus délicates avec modération et réserve. On a l'impression que sa douce et tenace énergie peut tenir en échec le contradicteur le plus impérieux.

*
* *

A la clinique est annexée une consultation de nourrissons. Le professeur fut un des premiers et des plus ardents promoteurs de ce mode de puériculture qui prit tant d'extension sous son impulsion et celle de ses élèves. Cette consultation jouit d'une entrée spéciale qui mène à la salle d'attente. Là se tient un élève qui fait un examen sommaire et un premier triage pour dépister et

isoler les enfants suspects de maladies contagieuses. Combien curieux et spécial est l'aspect de cette salle avec tout son brouhaha, les cris des enfants, le bavardage des mères et toute cette foule tumultueuse et pressée! De là, les mamans passent à la balance où se fait la pesée de chaque nourrisson, puis elles pénètrent par groupes dans la salle de consultation.

Une à une elles défilent devant le chef aidé de deux sages-femmes et de deux élèves, entouré de stagiaires qui doivent assister à tour de rôle à cette consultation. Chaque mère est munie d'une fiche où sont inscrits le nom de l'enfant, la date de la naissance et le graphique des pesées. D'après le numéro d'ordre on se reporte à la fiche correspondante gardée aux archives de la clinique, on y inscrit la pesée nouvelle et on constitue ainsi le dossier de tous les nourrissons. D'après le résultat de la pesée et l'examen de l'enfant, le chef donne quelques conseils d'hygiène, surtout au point de vue de l'alimentation ; il réglemente le nombre de tetées, prescrit au besoin le lait stérilisé qu'on distribue à la laiterie de la clinique, ou conseille l'adjonction de bouillies, etc...

Et ainsi, ce n'est pas seulement une consultation pour les nourrissons mais aussi une école pour les mères, dont on fait l'éducation avec plus de facilité qu'on ne pourrait croire. Le mérite en revient au maître qui s'y donne de tout cœur et est toujours doux, calme, patient et bon avec cette clientèle agitée et bruyante. Cette consultation était, au début, très restreinte et limitée à quelques femmes accouchées dans le service. Peu à peu les

mères en comprirent la portée et l'intérêt et vinrent d'elles-mêmes. C'est maintenant une œuvre en plein succès, œuvre d'hygiène, de moralisation et aussi d'enseignement très utile, très pratique, très instructif, leçon de choses de première importance pour les élèves et pour les mères. C'est un des plus beaux fleurons de la couronne déjà belle du Professeur Budin.

LE PROFESSEUR S. POZZI

Dans un coin du vieil hôpital Lourcine, aujourd'hui Broca, s'élève le pavillon de l'annexe Pascal, qui constitue à lui seul un petit hôpital avec entrée particulière.

Dans ce pavillon est installé le service du Professeur Pozzi. Il y enseignait déjà depuis trois ans quand il fut nommé à la chaire de gynécologie, créée par la Ville de Paris. C'est là que le maître fait ses leçons de clinique le lundi et le vendredi et les opérations les mardi, jeudi et samedi.

Si l'extérieur du bâtiment est déjà plaisant, avec ses fers peints en bleu encadrant la brique grise, l'intérieur séduit par son installation très moderne et surtout par une impression d'art qui, dès l'entrée, vous ravit et vous surprend, d'autant plus qu'elle est tout à fait exceptionnelle dans nos milieux hospitaliers.

Dans les couloirs, dallés noir et blanc, les murs sont décorés de fresques de peintres en renom : Clairin, Mathey, Dubufe, Bellery-Desfontaines, etc., de tableaux allégoriques ou de paysages, aux teintes claires et gaies qu'on a su, par un bel éclairage, adroitement mettre en valeur comme en une galerie. Dans ces couloirs sont affichées les opérations de toute la semaine et divers avis comme celui invitant les étudiants qui veulent suivre la visite à demander une blouse à la surveillante.

Ainsi vêtu, on peut suivre le chef dans sa course rapide à travers les salles. Celui-ci, tout en blanc, coiffé d'une toque en velours noir artistement posée (à la manière des anciens Florentins, a-t-on dit), s'avance d'un pas glissé, rapide, avec un léger et gracieux balancement, toujours de tournure élégante et jeune malgré la barbe qui commence à grisonner. Il va, vient, entre et sort des salles, sans y poser, mais attentif, jetant les yeux à droite et à gauche, toujours aimable, prenant le bras de ceux qui l'accompagnent d'un geste enveloppant et gracieux. Et suivi d'un long cortège de blouses blanches : assistants, chefs de clinique, élèves du service et étrangers, il parcourt les salles au dallage clair, toutes joliment aménagées avec leurs fresques qui ressortent bien sur les murs gris, aux brillants reflets de ripolin.

*
* *

La visite terminée, le professeur va à la grande salle d'opérations qui sert aussi d'amphithéâtre. Très bien éclairée par de larges baies latérales et supérieures, elle

est d'aspect gai et soigné, avec la teinte blanche des panneaux encadrés de larges filets azurés. Dans l'enceinte réservée aux opérations où se tient le professeur pour la leçon, le mobilier peint en blanc, de vastes lavabos surmontés de larges miroirs, les divers appareils nickelés donnent une note de sobre élégance à cette installation très soignée à tous points de vue.

Le maître, vêtu de la blouse, s'asseoit devant une petite table recouverte d'une alèze et commence.

Il parle les coudes sur la table, les mains jointes en évidence, les doigts effilés bout à bout, sans geste ou à peine. Dans son discours le maître fixe un point dans l'auditoire, et, à certains moments, prend un temps, fait une pause, puis, par un mouvement brusque de la tête en avant, il semble vouloir, dans une secousse, lâcher et bien détacher le mot important qu'il veut mettre en valeur et qu'il lance bref, comme dans un effort, d'une voix forte, à grosse intonation.

Cet effort tranche sur le ton un peu sourd de la voix, qui est plutôt faible, mais prononce très distinctement et même avec art. Au milieu du roulement des *r* qui vibrent, certaines voyelles sont prononcées très brèves, comme grasseyées, ce qui donne à la parole un accent spécial et agréable.

D'ailleurs le discours est simple et ne vise pas à l'effet ; l'élocution est facile, sans recherche. En termes précis et justes il fait l'histoire de la malade qu'il a opérée la veille. A son propos il expose la question en son entier et s'étend au besoin sur les manœuvres opératoires.

Après la leçon on fait l'appel des stagiaires disséminés dans l'assistance toujours nombreuse. Là encore s'affirme la séduction de ce maître dont la brillante carrière fut parsemée de succès de toutes sortes.

*
* *

Les jours où il opère, le professeur se rend, après la visite, à la salle d'opérations aseptiques précédée de la salle de stérilisation où l'on fait la toilette de la malade.

Celle-ci a été endormie dans une pièce voisine et est amenée toute prête à la salle d'opération. C'est une pièce petite, mais très bien comprise et aménagée, bien éclairée par un vitrage supérieur et latéral, peinte en gris perle et bleu pâle. Sur le fond clair, les appareils et la tuyauterie nickelés brillent et se détachent ainsi que les lavabos surmontés de miroirs d'une largeur exceptionnelle, tels qu'on n'en voit pas dans les services ordinaires. Sur les murs des écriteaux recommandent de parler bas et de fermer les portes doucement.

Les élèves qui désirent assister à l'opération entrent par une porte spéciale ouvrant sur une galerie en forme d'estrade à deux gradins sur lesquels peuvent se ranger une vingtaine d'auditeurs. Une rampe de fer les sépare de l'enceinte réservée aux opérateurs. Au premier étage existe une galerie semblable qui surplombe la salle et d'où l'on domine le lit d'opération. Au-dessus de la barre d'appui est une glace inclinée à 35° qui forme écran protecteur.

Le professeur minutieusement fait sa toilette opéra-

toire. Il relève les manches de la chemise et du tricot de soie rose, revêt la blouse à manches courtes, se coiffe de la calotte de toile. On lui met ensuite une sorte de masque qui s'attache en haut aux côtés de la calotte et retombe en bavette, recouvrant la bouche et ne laissant à découvert que l'œil et le nez. Il met enfin des gants de caoutchouc à haut crispin. Et tout cet appareil donne au chef un aspect guerrier et archaïque que corrige et modernise une paire de grosses bésicles comme celles de nos chauffeurs.

Pendant tous ces préparatifs un externe lit à haute voix l'observation complète de la malade. Le professeur commence l'opération aidé de deux assistants vêtus comme lui et entouré des élèves du service ou de visiteurs de distinction toujours très aimablement accueillis, comme c'est la règle ici.

Et tout le temps le maître parle, parle sans cesse, nerveusement, d'un débit précipité : il donne des indications à un aide ou des explications à l'auditoire, mais on entend souvent mal les paroles qui se perdent sous le voile. Et toujours il parle, aimable même quand il s'énerve et bouscule un aide auquel il ne cesse de donner du « cher ami ».

Très actif, mais très recherché, il est souvent pressé. Aussi l'opération à peine terminée et après avoir annoncé le programme de la séance suivante il s'esquive, toujours fringant, de son pas glissant élégamment balancé.

LE PROFESSEUR KIRMISSON

A l'hôpital des Enfants-Malades, le mardi et le samedi, le Professeur Kirmisson, titulaire de la chaire de clinique chirurgicale infantile créée par le Conseil municipal de Paris, fait sa leçon.

Le professeur, en ordre inverse de ce qui se passe dans beaucoup d'autres services, va d'abord opérer, puis passe dans les salles, et enfin revient faire la clinique. La salle d'opération est en hémicycle, de moyenne dimension, d'installation simple, à bel éclairage supérieur et latéral. L'enceinte réservée aux opérateurs avec son dallage clair, les teintes blanches des murs, les reflets des appareils nickelés, donne une impression de propreté et de netteté qui plaisent.

*
* *

Le professeur, vêtu de toile blanche (blouse et pantalon), commence à opérer dès 9 heures devant les élèves du service et quelques étrangers. L'opération achevée, il explique brièvement ce qu'il a fait et dicte à voix très haute le procès-verbal succinct de l'intervention.

Ensuite, suivi de toute l'assistance (état-major, stagiaires, étrangers au service, dont plusieurs femmes), le maître va faire le tour des salles. Il passe rapidement, de temps à autre s'arrête au lit des malades intéressants, souvent il invite les élèves à procéder eux-mêmes à l'examen, il demande qu'on lise à haute voix l'observation, il la reprend, l'argumente, la développe et, de sa voix à timbre élevé, entendue de toutes parts, il fait, assis au chevet du petit malade, une courte leçon à tout l'auditoire, qui, dans le cours de la visite, a grossi sensiblement.

Cette petite leçon se prolonge parfois un certain temps, le maître se laissant aller à son ardeur et se donnant tout entier à cet enseignement pratique au hasard du malade rencontré. Parfois, il présente en quelques mots l'enfant qui va être l'objet de la leçon... Et cependant la visite continue.

Le professeur aborde ses petits malades avec une douceur et une gentillesse qui tranchent sur son habituelle allure. Et lorsqu'il leur parle, c'est d'une voix aux intonations douces, qui contraste avec le débit sec et bref,

le son âpre de la voix lorsqu'il s'adresse à l'auditoire. De temps à autre le ton s'élève dans un brusque éclat qui s'apaise rapidement pour reprendre à propos d'un rien dans une soudaine explosion de vivacité qui ne dure pas. Tel un feu de paille qui flambe puis s'éteint et, sans plus de raisons, rejaillit en étincelles qui s'évanouissent bientôt.

*
* *

Après la visite, vers les 11 heures, à la salle de cours, la leçon commence par l'appel des stagiaires, appel soigneusement fait. Les absences et présences sont rigoureusement notées. Le professeur, en blouse, renversé dans son fauteuil, les jambes croisées, la tête haut levée vers les auditeurs, la calotte de soie posée en arrière « à la zouave », parle de sa voix claironnante, sans grand geste, la main au rebord de la table ou tiraillant la barbe. Devant lui, sur la table recouverte d'une alèze, sont ses notes, qu'il consulte souvent.

Derrière est le tableau noir où de temps à autre le maître va dessiner quelques traits schématiques, mais il revient vite à la table et, reprenant sa position familière, il poursuit sa leçon, de son débit rapide et facile, sans nuances vives, sans grande recherche de nouveauté dans l'exposition, leçon faite consciencieusement, sans artifices. Il traite volontiers de sujets classiques, de façon méthodique et simple. Il aborde des cas de chirurgie journalière, passe en revue tous les chapitres successive-

ment et cherche à être solide et complet, au risque de paraître dédaigner un peu le relief et l'attrait.

Et la clinique s'achève ainsi dans une demi-teinte qui contraste avec le caractère tranché et la personnalité marquante du maître.

LE PROFESSEUR DE LAPERSONNE

Appelé de la Faculté de Lille pour succéder au Professeur Panas dans la chaire de clinique ophtalmologique, le Professeur de Lapersonne a organisé à l'Hôtel-Dieu un enseignement remarquablement compris.

Trois fois par semaine il y a leçon de polyclinique ; les autres jours sont consacrés aux opérations.

*
* *

Le lundi a lieu la polyclinique. Elle se fait dans la salle de consultation, que décore le grandiose et riche monument de Panas qui se dresse vis-à-vis du modeste et minuscule médaillon de Daviel. L'entrée de la salle est indiquée par deux belles plaques de marbre, comme on en voit peu dans les services ordinaires, et portant en

lettres d'or : « Polyclinique Panas. Clinique ophtalmologique de la Faculté ».

Le professeur — en blouse — est assis, entouré de nombreux auditeurs. Devant lui défilent les malades, présentés en quelques mots par les élèves du service. Le chef examine, donne quelques explications, fait le diagnostic, signale l'indication thérapeutique, puis envoie les malades dans les salles voisines aux différents assistants pour un examen complémentaire ou pour l'application du traitement. Près de la grande salle, en effet, plusieurs petites pièces sont consacrées à divers services : l'examen du fond de l'œil, les pansements et sondages, l'examen de la réfraction, le choix des lunettes, etc. Un service de rhinologie est annexé à la clinique et dirigé par M. Georges Gellé.

Tout est méthodiquement organisé, des affiches nombreuses en témoignent. L'une désigne le service de consultation et des pansements avec son personnel (1 interne, 3 externes et 2 moniteurs), l'autre indique le service des piqûres et de bactériologie (1 externe et 1 moniteur). Une autre encore se rapporte au service de réfraction (1 chef des travaux d'optique, 2 externes et 1 moniteur). Par une quatrième affiche, les stagiaires sont avertis que leur présence est obligatoire, et on prévient les docteurs qui désirent suivre la clinique et examiner des malades qu'ils doivent se faire inscrire près du chef de clinique. Dans la salle d'attente enfin, des pancartes marquent la place des anciens malades, puis des nouveaux, subdivisés en malades pour la réfraction, le fond

de l'œil, etc. On sent qu'une organisation minutieuse préside à tout ici.

Le mercredi a lieu la séance d'examen ophtalmoscopique dans la salle de la polyclinique transformée en chambre noire. On y compte une dizaine de places disposées pour l'examen du fond de l'œil, occupées à tour de rôle par les élèves du service ou les étudiants. Le professeur, suivi d'une vingtaine d'auditeurs, va de l'un à l'autre, voit les malades, demande à l'élève ce qu'il a noté, confirme ou corrige le diagnostic, et donne des indications thérapeutiques. Et, toujours simple et calme, il est aussi complaisant pour les élèves que patient et bon envers les malades.

Le vendredi a lieu la clinique, à 10 heures et demie, à l'amphithéâtre Dupuytren. Le chef arrive, drapé dans une large pèlerine d'officier, coiffé d'une calotte à forme de bonnet de police posée sur les cheveux gris coupés en brosse, à l'ordonnance. Sa haute taille, bien prise dans la blouse boutonnée comme une tunique, complète une vague allure militaire. Il s'assied devant la table à tapis vert, pose sa calotte, met sa montre devant lui et commence.

Il parle d'une voix douce, un peu monocorde, sans grands éclats ni nuances vives. Une main est appuyée sur la table et ne la quitte que pour le geste rare et discret. Tantôt face à l'auditoire, il s'incline et se balance doucement d'avant en arrière pour accentuer la phrase ou jeter un coup d'œil sur ses notes, qu'il consulte rarement d'ailleurs. Tantôt il se tourne à demi sur son siège,

le bras jeté sur le dossier du fauteuil. Son exposé est classique, complet, instructif, d'une grande simplicité de ton et empreint de la préoccupation de faire, avant tout, un enseignement pratique.

*
* *

En plus de ces leçons cliniques de chaque jour, le maître a réalisé sa conception, qu'il formulait déjà dans sa leçon d'ouverture : l'enseignement à deux degrés. D'abord, un cours préparatoire faisant connaître les éléments de l'oculistique avec maniement de l'ophtalmoscope et des appareils usuels, cours pratique de trois semaines fait par le professeur et ses assistants. En second lieu, un cours de perfectionnement, véritable cours de haut enseignement ophtalmologique comprenant, en plus de l'examen clinique des malades, des conférences et exercices pratiques de médecine opératoire sur les sujets et les animaux, des travaux de bactériologie et d'anatomie pathologique spéciales, ainsi que d'une étude plus approfondie de l'ophtalmométrologie.

Toute cette tâche incombe entièrement au professeur, qui n'a même pas un agrégé pour le suppléer au besoin. Cette organisation, tout à fait exceptionnelle, mérite la faveur dont elle jouit auprès des étudiants. Chaque jour, en effet, on trouve affluence d'auditeurs qui apprécient une méthode d'enseignement admirablement comprise et scrupuleusement appliquée par le maître, qui en est le créateur.

LE PROFESSEUR GAUCHER

Au milieu de cette « petite ville » si pittoresque, qu'est l'hôpital Saint-Louis, s'élève l'amphithéâtre où le Professeur Gaucher fait le dimanche ses leçons de clinique des maladies cutanées et syphilitiques, et le mercredi ses leçons de Polyclinique.

C'est un amphithéâtre très ordinaire, d'installation médiocre. Un médaillon bien en vue rappelle le profil énergique et bienveillant du Professeur Fournier, qui fit ici toute sa belle carrière professorale. Du haut de son cadre il préside aux leçons de son élève, devenu le maître à son tour et qui poursuit brillamment sa tradition du succès.

L'assistance est toujours nombreuse, composée surtout de médecins et d'étudiants déjà avancés dans leurs études. Il est souvent difficile de trouver place dans

l'amphithéâtre bondé. En bas des gradins, dans l'étroit espace réservé au professeur se dressent deux paravents derrière lesquels attendent les malades qui vont bientôt défiler à la Polyclinique.

Le maître, en redingote, coiffé de la calotte de velours noir, s'avance vers l'auditoire. Il tient à la main la fiche où est inscrite sommairement l'histoire du malade qu'il présente. Il lit l'observation, la commente et dit quelques mots du cas en question et du traitement. C'est une petite leçon de cinq minutes, des plus saisissantes dans son raccourci, illustrée en quelque sorte par le malade qui monte sur les gradins et circule dans les rangs de l'assistance, afin que chacun puisse ainsi examiner de près et à loisir.

Et rien n'est plus instructif que ce défilé, en une heure, d'une dizaine de cas très variés mais tous d'ordre courant et qu'un commentaire succinct et précis souligne et met en relief. Les malades en général se prêtent facilement à ces exhibitions. Si quelques femmes récalcitrantes se refusent d'abort à circuler ainsi, à moitié dévêtues, et à entendre raconter devant tous leur histoire spéciale, le maître ne tarde pas à les réduire grâce à sa bonhomie souriante teintée d'indulgente ironie. Il les apaise et les console, il calme leurs velléités de résistance et les élude souvent par d'adroites précautions qui ménagent leurs pudeurs et leurs craintes. Ces petites scènes évoquent le souvenir de la Clinique des maladies syphilitiques à l' « Allgemeines Krankenhaus », de Vienne, où les malades étaient présentées nues sur une

estrade, tandis qu'en Allemagne, elles ne se montraient souvent que masquées. Il semble qu'en notre « doux pays » de France, bien qu'on en ait dit, il y ait toujours la « manière », et que les habitudes soient moins excessives.

*
* *

Le professeur vif, nerveux, d'allure jeune malgré la moustache et les cheveux grisonnants, l'air souriant, même lorsqu'il se laisse aller à toute son ardeur un peu agressive, s'agite, va, vient, tout en parlant, ne tient pas en place, se tourne à droite, à gauche, une main dans la poche, l'autre gesticulant.

C'est toujours le même geste saccadé de l'avant-bras qui bat l'air de haut en bas, qui appuie la phrase et la souligne. La voix résonne et porte bien, quoique de faible volume et légèrement voilée. Le débit est animé, très vivant, rapide, sans arrêt ni hésitation, L'élocution est simple, nette, parfois imagée. La phrase, sans recherche ni grande préparation, est souvent vigoureusement expressive et pittoresque, surtout lorsqu'elle expose avec l'entrain coutumier les idées très personnelles du maître, ou quand elle s'attaque à des théories d'adversaires scientifiques qu'elle ne cherche pas à ménager.

Souvent le chef émaille de réflexions humoristiques la présentation des malades. Il insiste volontiers sur les cas qui confirment ses idées très arrêtées, ou bien dans une courte digression il défend l'opinion qu'il vient d'émettre sans souci des discordances qu'elle peut soulever. Il se

plaît à dire que, médecin avant d'être spécialiste, il ne voudrait pas distraire la dermatologie du cadre nosologique général, qu'il aimerait à la rattacher, comme autrefois, aux diathèses et aux troubles généraux, et qu'il désirerait la simplifier dans sa terminologie comme dans sa thérapeutique. Il voudrait, semble-t-il, par une simplification systématique, apporter encore plus de clarté dans cette science qui, bien que fouillée et scrutée par d'admirables maîtres, prend parfois à l'égard de l'étudiant des allures un peu hermétiques.

Ou bien, admirateur des vieux maîtres, il se reporte volontiers aux notions anciennes et leur compare les travaux modernes au risque de heurter les partisans des idées nouvelles. Il en profite même pour décocher, en passant, le trait railleur et parfois lancer le coup de boutoir dans une « sortie » un peu brusque. Et alors la voix s'élève, plus forte, saccadée d'un peu de colère, dirait-on, devient impérieuse comme pour imposer ses idées favorites. Le mot est tranchant, l'affirmation nette et absolue, le geste devient plus large et plus vif. Le maître, tout vibrant, s'anime, fixe l'auditoire, et dans sa forme incisive et mordante avec une crâne désinvolture, et un air de défi, il lance une boutade ou un mot à l'emporte-pièce qu'il marque de sa griffe.

*
* *

Pour la clinique qui se fait dans le même amphithéâtre, l'assistance est encore nombreuse, bien que cette

leçon didactique ait lieu le dimanche. Le maître est debout derrière une table autour de laquelle sont rangés les élèves du service. Tout en parlant, il se promène sans cesse de long en large, comme en une cage. Il s'arrête parfois, tourne sur lui-même, la main gauche dans la poche, la droite tenant le lorgnon qui sert à jeter, de temps à autre, mais rarement, un coup d'œil sur ses notes. Sur la table sont des photographies, des planches, des gravures, et surtout les magnifiques moulages de Baretta, le « Trésor » du musée de Saint-Louis, de ce musée devenu, grâce à eux, le plus beau peut-être de toute l'Europe. Au cours de la leçon, le professeur prend souvent un de ces moulages et le fait circuler dans l'assistance. Il remplace ainsi les malades de la Polyclinique et donne à la leçon didactique toujours un peu froide une allure vivante, toute originale.

A chaque clinique, le maître, avec ses qualités de précision et de clarté fait une revue rapide, simple et complète de l'objet de la leçon. Il sait s'imposer à l'auditoire et retenir l'attention. C'est un véritable tempérament de professeur dont la fonction, dit-il, est surtout d'exposer le thème classique d'une manière intéressante et claire. Il s'acquitte de ce rôle avec un brio tout particulier. Et il termine au milieu des bravos qui consacrent le vif succès de cet enseignement d'une marque si personnelle.

LE PROFESSEUR RECLUS

La clinique chirurgicale du Professeur Reclus a lieu (chose exceptionnelle) trois fois par semaine à l'hôpital de la Charité.

Avant la leçon, le professeur fait la visite entouré des élèves du service, de nombreux stagiaires, de dames de la Croix-Rouge et de quelques étrangers. Il s'arrête aux malades intéressants, entame volontiers une rapide discussion avec son état-major ou interroge les jeunes élèves, commence par le stagiaire, passe à l'externe va au besoin jusqu'à l'interne ou au chef de clinique, vis-à-vis de tous d'une égale bonne humeur parfois un peu brusque.

La tête haute et comme aux aguets, de sa voix au timbre clair et élevé, il demande à la ronde qui veut la parole quand une réponse ne le satisfait pas. Il interpelle

d'anciens élèves venus en visiteurs ou pour « faire des malades », ne se gêne pas pour les pousser un peu, plaisanter ou lancer une boutade. On sent qu'il aime à provoquer la discussion, le libre examen, les idées personnelles, originales, en même temps que soucieux des anciennes traditions.

Parfois dans la salle de réunion où se passent les « cinquièmes », le professeur simule un examen, fait placer un élève devant la table à tapis vert et, assis de l'autre côté, l'interroge sur un malade du service ou sur les temps de l'opération faite la veille.

Cette visite, toujours très instructive, dure une heure environ, puis tout le monde suit le chef à l'amphithéâtre Velpeau, où se fait la clinique. C'est une salle de cours qui ne sert qu'aux leçons théoriques, très différente de l'amphithéâtre du service de chirurgie moderne, celui où l'on opère. Toute intervention d'ailleurs se fait à la salle d'opérations située à l'étage au-dessus.

*
* *

Le professeur, pour le cours du mercredi, est assis derrière la longue table couverte du tapis vert. Devant lui sont rangés les élèves du service. Sur les gradins les stagiaires sont nombreux, mais il y a relativement peu d'étrangers. Et l'on s'étonne de ne pas voir une assistance encore plus nombreuse pour cet enseignement si consciencieusement fait et si bien organisé. On sent que le maître se donne tout entier à ces leçons qu'il veut pra-

tiques et à la portée de tous, tenant surtout à traiter de façon classique des sujets classiques.

Là encore le professeur demande qui veut la parole pour l'examen du malade qu'on présente, le plus souvent un cas d'urgence. Si personne ne répond, d'office il désigne un élève, le laisse aller d'abord, le suit dans son exposé, puis le reprend au besoin, parfois vivement. Volontiers humoristique, il le rectifie, l'argumente sans ménagement, avec une brusquerie amusante et bonne. Il s'assure en même temps que les auditeurs suivent la leçon, les interroge au hasard à divers moments de la démonstration. Pour les tenir en haleine, il les avertit qu'ils devront répéter telle ou telle partie de l'exposé. Et ainsi se passe la clinique très vivante, très attrayante et très instructive.

*
* *

Le lundi, dans le même amphithéâtre, a lieu la leçon didactique, le plus souvent sur un sujet de chirurgie courante. Le professeur — en blouse et tablier — derrière la table à tapis vert, se promène de long en large tout en parlant, sans consulter une seule note. Parfois il s'accote au mur, puis reprend sa lente promenade, scandant chaque phrase de sa voix bien timbrée et perçante.

Tout à coup, même sur un second point secondaire, il s'arrête face à l'auditoire, prend une attitude d'orateur, nerveux et vibrant ; il parle avec volubilité et éclat, sa voix monte au plus haut diapason ; de sa main crispée,

il froisse et relève le tablier ou appuie de gestes brefs et pressants le discours d'une élocution simple et aisée, élégante et pure, d'une grande précision de termes et de pensée.

La clinique dure ainsi trois quarts d'heure environ, comme celle du vendredi qui est consacrée à une leçon du même genre.

Après la clinique, le professeur monte à la salle d'opérations ; mais la caractéristique de cet enseignement est plutôt la leçon théorique où le maître déploie toutes ces qualités qui font de lui un professeur de premier ordre.

LE PROFESSEUR ALBERT ROBIN

C'est à l'hôpital Beaujon, au milieu du quartier élégant dont le cadre sied à ce médecin très recherché des gens « à la mode » que le Professeur Albert Robin fait, deux fois par semaine, son cours de clinique thérapeutique.

*
* *

La leçon du jeudi a lieu à l'amphithéâtre, toujours rempli d'une assistance composée surtout de praticiens, de médecins d'eaux, de spécialistes, etc. Les étudiants délaissent un peu la thérapeutique et aussi la chimie, qui reste toujours pour eux une science accessoire, semble-t-il. En revanche, on remarque quelques femmes du monde, dont plusieurs, en élégante tenue hospitalière, suivent le service ou le dispensaire.

Le professeur présente souvent, au début de la leçon, le malade qui va en être l'objet. Debout près de lui, notes en main, en tenue de ville, il lit l'observation et interroge d'un ton bref et tranchant. Et il a grande allure, avec sa haute taille, son abord un peu froid et hautain, son air supérieur et détaché, dédaigneux un peu, son port de tête impérieux (de grand-duc a-t-on dit) et son élégance qui se trahit jusque dans le détail : les cheveux soigneusement partagés d'une raie impeccable, le mouchoir qui pointe hors de la poche du veston, etc.

Puis il va s'asseoir derrière la table, entouré des élèves du service. Les bras bien appuyés, il parle tout en jouant avec sa montre qu'il vient de poser, devant lui. De temps en temps, brusquement il se renverse sur sa chaise, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, comme d'un air de défi. Ou bien encore dans une attitude familière, il se penche en avant, les coudes sur la table, tout en jetant de temps à autre un regard sur ses notes. Le front plissé, l'œil recouvert en partie, capoté, comme défendu par la paupière qui retombe, le regard froid et perçant, un peu énigmatique derrière le lorgnon, il regarde à droite, à gauche, sans fixer. Parfois, pour écrire au tableau une formule compliquée, il se dresse de toute sa haute stature, avec cette allure toujours jeune, malgré les cheveux et la barbe grisonnants.

Le débit est net, posé, sans exubérance, souvent saccadé, comme si les mots étaient hachés par la mâchoire solide qui se dessine volontaire sous la barbe très courte

et finement taillée. La voix est d'un timbre agréable, un peu sourde, mais suffisante, sans nuances accentuées et sans recherche de l'effet. Le maître parle une langue simple, mais précise, aisée et d'une bonne tenue. Dans le discours, aucune emphase, mais lorsqu'il s'élève à la hauteur de grandes idées générales, il sait trouver l'expression équivalente de sa pensée et donner ces belles leçons où la forme épouse harmonieusement le fond et le soutient brillamment. Et s'il aborde un sujet qui prête à la controverse, s'il veut défendre ses conceptions et discuter les opinions adverses, il le fait toujours sur un ton réservé, courtois, même si l'intention est hostile. L'accent glacial, sans inflexion de la voix qui trahisse la moindre émotion, dénote une décision et une volonté qui sont d'un caractère.

*
* *

Le mardi, la conférence a lieu dans une dépendance de l'ancienne chapelle qui sert de laboratoire et de salle de consultation pour le dispensaire Robin-Siegfried, ou bien encore dans l'ancienne sacristie, tant bien que mal aménagée en salle de cours. Ce jour-là, à propos d'un malade du service, le professeur fait une leçon d'ordre courant. Il dit rapidement symptômes et diagnostic, et vite aborde la thérapeutique. Au cours de cette conférence, il dicte des formules, parfois compliquées, en donne plusieurs pour permettre le choix, et, à ce moment, il ralentit exprès le débit pour en laisser prendre note.

Il s'arrête parfois au détail de tout mode de traitement même secondaire, car le maître, malgré sa forte personnalité, ses tendances novatrices et chercheuses, ses idées pathogéniques et thérapeutiques bien à lui, tient à faire un enseignement d'utilité pratique. Et avec toute sa foi en la thérapeutique, foi qu'il sait faire partager à ses auditeurs, il en explique les rites et modes d'action avec l'autorité que lui donnent ses rares connaissances en chimie et sa grande expérience clinique.

Dans cette nouvelle chaire, comme partout, le maître a le plus brillant et le plus légitime succès. « The right man in the right place », pourrait-on redire à ce grand « médecin de cosmopolites ».



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le Professeur Guyon	1
Le Professeur Hayem	5
Le Professeur Grancher	11
Le Professeur Dieulafoy	17
Le Professeur Pinard	21
Le Professeur Debove	25
Le Professeur Le Dentu	29
Le Professeur Terrier	33
Le Professeur Joffroy	37
Le Professeur L. Landouzy	41
Le Professeur Raymond	47
Le Professeur Berger	53
Le Professeur Budin	57
Le Professeur S. Pozzi	63
Le Professeur Kirmisson	69
Le Professeur de Lapersonne	73
Le Professeur Gaucher	77
Le Professeur Reclus	83
Le Professeur Albert Robin	87

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.